Zeitschrift: Schweizerisches Forst-Journal
Herausgeber: Schweizerischer Forstverein
Band: 6 (1855)
Heft: 9

Rubrik: Korrespondenz

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

kann man von den betreffenden Beamten jung oder alt, fordern, daß sie ihre ganze Zeit dem wichtigen Amte weihen, das denselben anvertraut ist. Der Kosten-Mehraufwand, der hieraus entstünde, aber auch theilweise von den Gemeinden mit zu tragen wäre, wird sich reichlich rentiren, im besseren Gedeihen der Gemeindswälder, deren Mehrertrag für die Zukunft und dadurch entstehende größere Wohlhabenheit der Gemeinden, deren Waldboden jetzt oft noch in einem erbarmungswürdigen, mitunter beinahe gar nichts rentirenden Zustande sich befindet, obwohl derselbe in Betracht seiner Güte, die schönsten Waldbestände zu liefern im Stande wäre! — Herrn Forstinspektor Koch danken wir schließlich für seine interessante Mittheilung, mit welcher er dem in Nr. 4, Jahrgang 1853, Seite 94 von uns ausgesprochenen Wunsche so gütig nachgekommen, und erlauben uns diese Bitte abermals unseren werthen Kollegen im Aargau in gleicher Weise wie bisher ans Herz zu legen. Würde unsere Bitte gewährt, so erhalten wir bald die erste Grundlage einer Forststatistik des Kantons.

Korrespondenz.

Canton de Vaud. C'est avec beaucoup d'intérêt, que j'ai lu la notice de nôtre honoré collègue, dans le cahier de Juillet, sur les cultures forestières du printemps 1855. — A ce sujet j'ai cru, qu'il ne serait peut-être pas inutile pour tous, de tracer les quelques lignes, qui vont suivre. Il y a certains coups de pratique, si l'on peut appeler cela ainsi, qui, amenés par diverses circonstances locales, pourraient aussi trouver leur emploi utilement ailleurs.

J'ai sous ma direction plusieurs petites pépinières, qui, prises ensemble, n'ont malheureusement pas encore la dimension de celle de Monsieur l'Inspecteur de la Gruyère. Cependant, elles n'ont pas passé inapperçues

auprès des oiseaux, qui m'ont enlevé ces dernières années bien des lignes semées et même des carrés entiers, malgré la couverture de branches de sapin ou d'épicéa, malgré un réseau de fils blancs ressemblant à un système de pièges, malgré, enfin, toute espèce d'engins suspendus et mis en mouvement par les vents et devant servir à les effrayer. Ces Messieurs s'accoutument à tout et finissent, au bout de quelques jours, par passer à travers les réseaux de fil, ou par se poser sur l'épouvantail lui même.

En faisant mes semis ce printemps, je songeais à les préserver mieux que, je ne l'avais fait jusques alors. J'en vins naturellement à me demander, ce qui pouvait conduire ces bandes de pillards, car ce sont quelquefois de vraies bandes, et leur faire trouver les lieux ensemencés. J'ai dû conclure, et tout le monde le fera avec moi, que l'odorat était leur moyen de perception et leur guide. Il parait être développé à un haut degré chez les oiseaux, Les grands oiseaux de proie, ne sont ils pas attirés de plusieurs lieues par un corps en putrèfaction ?

J'en vins donc, à essayer, de dissimuler l'odeur des semences, par quelque odeur forte et pénétrante. Pour cela, je me suis servi d'huile de pétrole noire ou de goudron de gaze, que j'étends sur des feuilles de papier attachées à de petits bâtons. Je place plusieurs de ces feuilles enduites, sur les bords de chacun de mes carrés ensemencés. Je rafraichis l'huile ou le goudron, par une nouvelle couche, tous les trois ou quatre jours, car s'ils viennent à se dessécher, ils ne répandent plus que très peu d'odeur.

Ce moyen m'a généralement bien réussi ; l'odeur des semences, comparativement plus faible, doit disparaitre en présence de celle du goudron et de l'huile de pétrole, et les oiseaux, en outre ne paraissent pas affectionner particulièrement le parfum de ces ingrédients. Il est très nécessaire d'appliquer le goudron, immédiatement après le semis ; si l'on attend un jour seulement, depuis que

la graine est en terre, les oiseaux connaîtront déja la place; et lorsque le goudron répendra moins d'odeur, par suite de son desséchement, le semis risque bien d'être gravement compromis.

Au bout d'une dixain ou douzaine de jours, lorsque la semence est déja quelque peu imprégnée d'humidité, et que la terre adhère déja plus ou moins à son enveloppe, elle parait moins exposée. Est-ce parceque son odeur a disparu, au contact de la terre? Cela ne me parait pas impossible.

Afin d'augmenter les chances en ma faveur, j'ai recouvert, déja plusieurs fois toutes les parties semées en essences résineuses, de branches d'églantier les plus épineuses que j'aie pu trouver. Je coupais ces branches, opération, qui séffectue très rapidement, au moyen d'un secateur, en bouts de quatre à cinq pouces, et je les répandais très dru sur mes lignes de semis. Disons bien, que c'est le voisinage des églantiers, qui m'a donné cette idée, que l'on trouvera peut-être drôle; mais le fait est que, si quelques oiseaux eussent découvert les lignes semées malgré l'odeur forte du goudron, ils auraient eu, avant d'arriver aux graines, à écarter quantité de petites branches hérissées d'épines, opération qui n'aurait point été si facile pour eux. Mes graines enfin, étaient parfaitement recouvertes de trois ou quatre lignes de terre. Pas un grain n'a manqué. Des les premiers jours de mai, j'avais la plus belle levée, d'épicéas, de mélèzes et de pins d'Autriche. J'ajouterai encore que, dés que j'ai vu sortir mes graines de terre, j'ai enlevé toutes les branches d'églantier.

Quant à la préférence des oiseaux, pour telle ou telle graine; j'ai toujours vu, qu'en voleurs qui comprennent leur affaire, ils s'attaquaient aux plus grosses en premier lieu, les autres viennent ensuite. Celles de mélèze, qui sont beaucoup plus dures à ouvrir, n'ont leur tour, que lorsque toutes les autres provisions sont épuisées.

Parmi les nombreux épouvantails pour les oiseaux, il en est un, dont j'ai vu se servir en Allemangne, et que j'ai moi même employé avec succès. Il consiste en un épervièr, tel que, milan, buse ou autre gros oiseau, empaillé les ailes déployées, ainsi qu'elles sont, lorsque ces oiseaux plânent en l'air. Pour placer cet objet, ou commence par ficher dans le sol, une perche de vingt-cinq à trente pieds, de telle sorte, quelle soit solide. Cette perche porte à son extrémité une grande gaule mince et légère attachée obliquement en potence. A l'extrémité de cette gaule pend une ficelle, dont le bout descend jusquà douze ou quinze pièds du sol; et c'est à ce bout, que l'on attache l'épervier empaillé, au moyen d'une autre fil, qui fait le tour de son corps au dessous des ailes. Ainsi suspendu, le plus petit souffle de vent fait balancer l'oiseau, qui a l'air de plâner, en guettant une proie. Tous les petits oiseaux en restent à une distance respectable. J'ai vu même des pies faire un crochet pour éviter de tomber dans ses griffes. Il faut encore avoir une précaution; c'est celle de changer cet appareil de place, dans la pépinière; et même de ne pas le montrer tous les jours; sans cela, la gent emplumée finirait par s'y habituer et ne le respecterait plus.

Pendant que nons sommes sur ce sujet, je demanderai si quelqu'un de nos très honorés collègues en forêts, ne connaitrait pas quelque bon moyen, pour protéger les jeunes plantes contre les jardinières (Gryllus gryllotalpa). Ces dernières ont fait des ravages affreux dans mes jeunes levées; en leur faisant la chasse dans la terre, on detruit autant qu'elles, et une seule bête dévore des lignes entières. On prétend, avoir employé avec succès, les eaux de tabac provenant des fabriques de cigares. On arrose les carrés avec cette eau, mais tout le monde n'en a pas à sa disposition et plus souvenl la forêt est trop éloignée; ensuite je ne me figure pas que léffet d'un pareil arrose-

ment dure bien longtemps, et si l'on doit le répéter souvent, ne sera-t-il pas nuisible aux petites plantes?

Voilà Monsieur le redacteur, quelques lignes, qui m'ont été suggérées par l'article de notre ami commun Monsieur l'Inspecteur de la Gruyère. Je ne sais si vous les trouverez dignes de figurer dans le journal.

Uebersetzung der vorstehenden Korrespondenz aus dem Waadtland.

Mit vielem Interesse habe ich die Notizen über die im Frühling 1855 ausgeführten Forstkulturen unseres geehrten Kollegen, im Juli-Heft unseres Forstjournals gelesen. Ich dachte hiebei, es sei vielleicht für die Leser desselben nicht uninteressant, einige Gedanken darüber mitzutheilen. Es gibt gewisse praktische Kniffe, wenn man sich so ausdrücken darf, welche durch verschiedene lokale Verhältnisse hervorgerufen, eine nützliche Anwendung auch anderwärts finden können.

Ich habe mehrere kleine Forstgärten unter meiner Leitung, die freilich zusammengenommen leider noch nicht die Größe desjenigen des Hrn. Forstinspektors im Greyerz-Lande haben. Demungeachtet wurden selbe von den Vögeln nicht unbeachtet gelassen, die mir in den letzten Jahren nicht nur viele Saatreihen, sondern sogar die Samen ganzer Saatbeete zerstört haben, ungeachtet der Bedeckung mit Zweigen von Weiß- und Rothtannen, trotz den netzförmig ausgespannten weißen Fäden, die einem System von Fallen glichen, endlich ungeachtet aller möglichen Arten aufgehangener und durch die Winde in Bewegung zu setzender Vogelscheuchen, welche sie erschrecken sollten. Dieses Federvolk gewöhnt sich an Alles und endigt nach wenigen Tagen damit, daß es zwischen den Netzfäden hindurchhüpft oder sich auf die Vogelscheuche selbst setzt.

Bei der Anlage meiner dießjährigen Frühlingssaaten, gab ich mir alle Mühe, dieselben besser als bisher vor den Angriffen

der Vögel zu schützen. Ich frug mich natürlich, was denn wohl diese Räuberbanden, denn als solche treten die Vögel manchmal wirklich in unsern Saaten auf, herbeiführe und sie so schnell die angesäeten Orte auffinden lehre. Ich schloß und es werden die meisten mir hierin beistimmen, daß der Geruchssinn das Mittel ihrer Herbeiziehung und ihr Führer sei, welcher bei den Vögeln in einem hohen Grade ausgebildet zu sein scheint. Werden die großen Raubvögel nicht oft mehrere Stunden weit durch einen in Fäulniß übergehenden Cadaver herbeigezogen? Dieß brachte mich auf den Gedanken, den Geruch der Samen durch einige andere starke und durchdringende Gerüche zu verdrängen. Ich bediente mich zu diesem Zwecke des schwarzen Steinöls oder des Gaze-Theers, welche Flüssigkeit ich auf Papierblätter strich, die an kleine Stäbchen befestigt waren. Mehrere dieser so getränkten Papierblätter steckte ich mit ihren Stäbchen am Rande eines jeden Saatbeetes auf. Das Steinöl oder den Theer frischte ich jeweilen durch einen neuen Anstrich alle 3—4 Tage auf, denn sobald diese Flüssigkeiten eintrocknen, verbreiten selbe nur noch einen sehr geringen Geruch.

Dieses Mittel hat mir im Allgemeinen gute Dienste geleistet. Denn der verhältnißmäßig viel schwächere Geruch der Samen, verschwindet in Gegenwart desjenigen des Theers oder des Steinöls und die Vögel scheinen den wirklich abscheulichen Gestank dieser Flüssigkeiten nicht sehr zu lieben. Es ist wichtig die stinkenden Flüssigkeiten unmittelbar nach der gemachten Aussaat anzuwenden; denn wartet man auch nur einen Tag später, nachdem der Samen bereits in Boden gelegt wurde, so kennen die Vögel schon den Saat-Platz und wenn dann der Theer in Folge seines Auftrocknens einen etwas weniger starken Geruch verbreitet, so sind die Saaten bereits den Angriffen ihrer lüsternen Schnäbel stärker ausgesetzt.

Nach Verlauf von 10 bis 12 Tagen, nachdem die Samen bereits ein wenig von der Feuchtigkeit durchdrungen sind und die Erde sich schon mehr oder weniger um die äußere Samenhülle angehängt hat, scheinen dieselben weniger der Gefahr des Vogelfraßes ausgesetzt zu sein. Ist dieß vielleicht die Folge

davon, daß der Geruch des Samens durch die innigere Berührung mit der Erde verschwunden ist? Dieß scheint mir wenigstens nicht ganz unmöglich zu sein.

Um endlich die Erfolge meiner Saaten noch mehr zu begünstigen, habe ich bereits zu wiederholten Malen alle mit Nadelholsamen gemachten Saaten mit Zweigen der wilden Rose bedeckt, wozu ich die dornigsten wählte, die ich finden konnte. Ich zerschnitt diese Zweige in Stücke von 4 — 5 Zoll Länge, (eine Manipulation, die sich sehr rasch mit einer Baumscheere ausführen läßt), und verbreitete dieselben sehr dicht über den Saatrinnen. Die Nachbarschaft der wilden Rosen führte mich auf diesen Gedanken, den man vielleicht etwas sonderbar finden dürfte; aber Thatsache ist es, daß wenn einige Vögel ohngeachtet des starken Geruchs des Theers die Saatrinnen entdeckt haben würden, so hätten sie bevor sie zu den Samen gelangt wären, eine Menge von Dornen strotzender Zweigstücke zuerst aus dem Wege räumen müssen, welches eine für sie nicht leichte Arbeit gewesen wäre. Meine Samen waren endlich vollkommen gut mit einer Lage von 3 — 4 Linien Erde bedeckt. Keine der ausgesäeten Sämereien hat gefehlt. In den ersten Tagen des Maimonats hatte ich die schönste Keimung von Rothtannen, Lärchen und Schwarzkiefern. Nur ist noch beizufügen, daß sobald die Samen aus der Erde hervorkeimten, nahm ich alle über die Saatrinnen gelegten Stückchen der Rosenzweige weg.

Was die Vorliebe der Vögel für gewisse Samenarten betrifft, so habe ich immer bemerkt, daß sie als Diebe, die ihr Handwerk verstehen, die größten Samen zuerst angreifen und dann erst an die andern gehen. Die Samen der Lärche, welche zum Oeffnen härter sind als die andern, kommen erst dann an die Reihe, wenn alle andern Vorräthe erschöpft sind.

Unter den zahlreichen Vogelscheuchen, muß ich noch einer Art erwähnen, die ich in Deutschland in Anwendung sah, und deren ich mich auch mit Erfolg bediente. Man bedient sich hiefür eines Sperbers, Gabelweihe, Boussard's oder eines andern großen Vogels, stopft ihn mit Stroh aus, die Flügel ganz ausgebreitet, so wie diese Vögel selbe bei ihrem Kreisen in der

Luft halten. Um den Vogel nun zweckmäßig anzubringen, wird eine Stange von 20 — 30 Fuß fest im Boden eingestoßen. In schiefer Richtung von dieser Stange wird oben an derselben eine lange aber dünne und leichte Latte festgebunden, so daß das ganze der Figur eines Galgen nicht unähnlich wird. Am Ende der Latte wird ein Bindfaden angebunden der zur Erde herabhängt und an dessen unterem Ende nun der ausgestopfte Vogel in einer Höhe von 12 — 15 Fuß vom Boden mit einem anderen Bindfaden, der ihm um den Leib herum und unter den Flügeln durch geht, angebunden wird. — Auf diese Art aufgehängt, setzt der schwächste Windhauch den Vogel in eine kreisende Bewegung, als ob er auf eine Beute lauerte. Alle kleinen Vögel bleiben in achtungsvoller Entfernung von ihrem Feinde. Ich habe sogar Elstern (oder Krähen) einen andern Flug nehmen sehn, um seinen Krallen zu entgehn. Man muß bei Anwendung dieser Art Vogelscheuche noch die Vorsicht gebrauchen, dieselbe in der Saatschule öfters an einen anderen Platz zu stellen und sogar sie nicht alle Tage aufstellen, sonst gewöhnt sich das gefiederte Volk am Ende doch daran und würde sich nicht mehr davor fürchten.

Bei diesem Anlaß möchte ich fragen, ob nicht einem unserer geehrten Forstkollegen ein sicheres Mittel bekannt ist, um die jungen Pflanzen gegen die Beschädigungen der Maulwurfsgrille (Erdkrebs, auch Werre genannt) gryllus gryllotalpa zu schützen. Diese Insekten haben fürchterliche Verheerungen in meinen jüngsten Ansaaten gemacht. Sucht man dieses Ungeziefer durch Verfolgung seiner Gänge in der Erde zu fangen, so zerstört man damit soviel in den Saatbeeten als sie selbst und eine einzige Werre vernichtet doch ganze Saatreihen, man kann selbe also auch nicht in ihrem unseeligen Treiben ungestört fortmachen lassen.. Man behauptet, das Tabackwasser, das in den Cigarrenfabriken erzeugt wird, mit Erfolg zur Vertreibung der Werren angewandt zu haben, indem man damit die Saatbeete begießt; aber nicht überall steht einem solches Tabackswasser zur Disposition und noch öfters ist der Wald zum Transport desselben zu entfernt. Uebrigens kann ich mir kaum vor-

stellen, daß die Wirkung einer solchen Begießung von langer Dauer sein wird und muß man dieselbe zu oft wiederholen, so fragt es sich, ob diese Flüssigkeit nicht am Ende doch den kleinen Pflänzlingen schädlich werden würde?*)

Kanton Bern. (Büren.) Der Gemeinderath von Büren an der Aare hat auf die seit Neujahr erledigte Stelle eines Forstverwalters der dortigen Waldungen den Hrn. Emil Brunnschweiler von Hauptwyl, Kantons Thurgau, erwählt — der, wie Ihnen bekannt, seine Studien in Deutschland, besonders in Hohenheim mit dem besten Erfolge gemacht,

---

*) Bemerkung der Redaktion. Mittel zur Vertreibung der Werren durch starkriechende Flüssigkeiten helfen so viel als nichts; dagegen lassen sich dieselben in der Weise leicht und in ziemlicher Anzahl fangen, daß man in die Wege zwischen den Saatbeeten oder in diese selbst mehrere (natürlich je mehr, desto besser) leere Blumengeschirre (an denen man aber zuvor das Wasserabzugs- und Luftloch im Boden mit einem Hölzchen verstopfen muß) so eingräbt, daß ihr Rand mit der Erde ganz eben zu stehen kömmt; die überflüssige Erde entfernt man. Die Werren laufen nun namentlich des Nachts im Monat Mai und Juni aus ihren Erdgängen heraus und auf der Oberfläche der Gartenbeete und der dazwischen liegenden Wege herum und fallen, wenn ihre Wegrichtung über die eingegrabenen Blumentöpfe führt, unfehlbar in dieselben und können aus denselben nicht mehr heraus, weil ihnen der Anlauf fehlt um sich zum Fluge erheben zu können und an den Wänden der Blumentöpfe können sie vermöge der Schwere ihres Körpers nicht hinaufkriechen. — Es hat diese Fangart nur den Uebelstand, daß sich auch eine Menge nützlicher Käfer, namentlich Carabus-Arten in den Töpfen fangen. Wenn man jedoch täglich die Töpfe nachsieht, um die Werren zu tödten, die sich etwa gefangen, kann man den eingefangenen nützlichen Käfern ohne Zeit-Versäumniß ihre Freiheit wiedergeben. Auf diese Art fing ich in meinem Hausgarten in diesem Jahre mit etwa 40 eingegrabenen Blumentöpfen im Mai und Juni 120 Werren! Ich erinnere mich aber auch noch nie so viele Werren gesehen zu haben, als dieses Jahr. Die Kinder auf den Straßen machten Abends auf die fliegenden Werren Jagd, wie auf die Maikäfer, und es ist keine Uebertreibung, wenn ich sage, daß man auf den Straßen beinahe alle 30 Schritte eine todte Werre liegen sah!

an mehreren Orten praktizirt und verschiedene forstliche Reisen, darunter auch eine nach Nordamerika gemacht hat. Büren kann sich dieser Wahl erfreuen; wir glauben, es sei eine gelungene und die Berner Förster werden solche Kräfte auch willkommen heißen.

Kanton Aargau. (Aarau.) Herr alt Forstmeister Marschand, der seit zwei Jahren mit Herrn Cunier die Waldungen von St. Urban exploitirte, hat sich schon vor einigen Wochen auf die noch vacante Forst-Professur am eidgenössischen Polytechnikum in Zürich gemeldet. Wir vernehmen nun, derselbe sey vom eidg. Schulrathe definitiv für die fragliche Stelle vorgeschlagen worden, wobei neben den günstigen Zeugnissen und Fähigkeiten dieses Mannes, wohl auch noch der Umstand in die Waage gefallen sein mag, daß im Forstfache auch Vorträge in französischer Sprache gewünscht wurden. — Dieses letztere hat scheinbar Manches für sich, aber offen gestanden, würden wir für zweckdienlicher halten, beim Studium der Forstwissenschaft — (einer rein deutschen Wissenschaft) — den französisch redenden Schweizern zuzumuthen, zuerst deutsch zu lernen, weil sie dadurch erst recht befähigt würden, den Kern der Sache, wie wir selbe bei uns brauchen, zu ergründen. Zumal wir der Meinung sind, daß trotz des eidg. Polytechnikums unsere jungen Forstleute nach vollendetem Studium an demselben, doch noch Reisen und wo möglich einige Praktik auch in Deutschlands Forsten machen sollten.

Für Hrn. Marchand aber freut es uns, wenn er hierdurch erlöst wird, Wälder devastiren helfen zu müssen, wie dieß in St. Urban in letzter Zeit zum Aerger der Umgegend geschehen sein soll. (?) Oder ist es Uebertreibung, wenn uns hierüber erzählt wurde, daß große Waldstrecken ohne Wieder-Verjüngung, ohne Kultur vorzunehmen, niedergehauen worden seien?